Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 6 (1999)

Heft: 1

Buchbesprechung: I luoghi della memoria : Simboli e miti dell'Italia unita / Strutture es eventi dell'Italia unita / Personaggi e date dell'Italia unita [sous la dir. de Mario Isneghi]

Autor: Heimberg, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Insgesamt hält Geary eine methodische Unterscheidung zwischen individueller und kollektiver Erinnerung für genauso unangemessen wie die Abgrenzung eines intentionslosen «kollektiven Gedächtnisses» («Tradition») von reflektierter, aber politisch gebundener Geschichtsschreibung (M. Halbwachs). Auch will er die Veränderung der Erinnerungskultur um das Jahr 1000 nicht als Eindringen neuartiger Schriftlichkeit in ältere, orale Traditionen (M. Clanchy/B. Stocks) verstehen. Individuelle und kollektive Erinnerung greifen vielfältig ineinander, schriftliche und mündliche Elemente durchdringen sich gegenseitig und vor allem: jede Art von Erinnerung orientiert sich an Bedürfnissen der Gegenwart, also an politischen und utilitaristischen Kriterien. Erinnern und Vergessen ist damit nicht nur im beginnenden 11. Jahrhundert immer auch und vor allem eine Konstruktion von Vergangenheit, eine *creation of the past,* die Schaffung von *phantoms of remembrance*.

Obwohl nicht alles in Geary's Untersuchung zum ersten Mal formuliert wurde und die postmoderne Bilanz dieses bedeutenden Werks mitunter auch Widerspruch hervorrufen dürfte, allein schon die französische Übersetzung untermauert die Vermutung L. Kuchenbuchs, «mit diesem Buch könnte eine neue Etappe in der mediävistischen Memoria-Forschung eingeläutet sein» *(Historische Zeitschrift* 262 [1996], 866).

Sebastian Grüninger (Zürich)

MARIO ISNENGHI (SOUS LA DIR. DE)
I LUOGHI DELLA MEMORIA
3 VOL.:
SIMBOLI E MITI DELL'ITALIA UNITA
637 P., FS 48.–
STRUTTURE ED EVENTI DELL'ITALIA UNITA
591 P., FS 55.–
PERSONAGGI E DATE DELL'ITALIA UNITA
501 P., FS 55.–
LATERZA, ROME ET BARI 1996–1997

La problématique des lieux de mémoire introduite il y a une quinzaine d'années par Pierre Nora a trouvé un prolongement dans le contexte de l'Etat italien avec une publication collective coordonnée par Mario Isnenghi. Mais ces *luoghi della memoria* ne sont comparables à l'étude française ni par leur taille – trois volumes sortis presque simultanément –, ni par leur contenu, même s'ils regroupent eux aussi les études de très nombreux spécialistes dans leur domaine de prédilection. Centrés successivement sur les symboles et les mythes, sur les structures et les événements, et enfin sur les personnages et les dates de l'Italie unitaire, ils ne concernent en effet que les deux derniers siècles, et évoquent les traditions d'une jeune nation qui ont été inventées dans le présent et n'ont guère fait appel à un passé lointain et prestigieux dont la terre transalpine n'était pourtant pas dépourvue. On ne trouve donc trace, dans cette réflexion italienne, ni de versions locales des Lascaux ou Alesia, ni de ville du sacre. Et s'il est bien question de Rome, c'est en tant que capitale d'une Italie unifiée qui s'affirma face à la papauté, et non pas comme ce symbole de renaissance impériale que Mussolini voulut mettre en exergue. Il est vrai aussi que le pape a toujours été partie prenante de la réalité nationale italienne alors que la

dimension catholique, du réseau des paroisses au Vatican, n'a pas cessé de peser lourdement sur l'identité du pays.

Dégager une vision d'ensemble de tous les thèmes traités à travers ces lieux de la mémoire ne va pas de soi tant est grande leur diversité, de l'osteria à la mafia, de Pinocchio au calcio. A travers ces éclairages, l'Italie apparaît comme un pays déchiré et tragique, et certains d'entre eux, comme les lois raciales de 1938, relèvent d'un conflit d'interprétation historienne, et donc d'un conflit de mémoire. L'histoire de l'Italie unitaire reste très marquée par l'expérience du fascisme dont on sait combien, loin d'être une parenthèse, elle a pesé sur la fondation de la République et de sa Constitution. Dès lors n'est-il pas étonnant que de nombreuses contributions portent sur des épisodes qui ont divisé les Italiens, sous la forme de personnages (Matteotti) ou de dates (le 18 Avril, jour des élections de 1948 qui ont vu triompher – pour longtemps – la Démocratie chrétienne). Il est même question du *confino*, cette pratique des séjours forcés dans les coins les plus reculés du pays que le fascisme a fait subir à un grand nombre de ses opposants. Les massacres nazis de 1944 et la mémoire divisée dont ils ont parfois fait l'objet n'ont par contre pas trouvé place dans cette synthèse, sans doute parce que les historiens ne s'y sont intéressés qu'ultérieurement.

La contribution de Piero Brunello sur l'Abbaye de Pontida est particulièrement révélatrice de la pluralité de ces lieux de la mémoire et de leur histoire évolutive. Ce lieu mythique du jurement des guerriers lombards qui voulaient résister à l'Empereur en 1167, et qui fait donc exception en se référant ici à un passé médiéval, a en effet été à la fois investi par les nationalistes milanais du XIXe et récupéré plus récemment par la populiste Ligue du Nord, qui en fait par ailleurs un usage spectaculaire. Loin d'être une réalité immuable, les manifestations de la mémoire sont donc un révélateur des sensibilités de leur temps et elles s'expriment dans des présents successifs.

Un autre thème a marqué durablement les représentations des Italiens, c'est celui de la campagne et de la bonification des terres. Celle-ci a beau avoir relevé pour eux d'une nécessité permanente, la propagande fasciste l'a confinée avec succès à ses propres mystifications, provoquant ainsi une amnésie collective impressionnante. Par ailleurs, si la conscience nationale italienne reste aujourd'hui marquée par cette image de la campagne ennemie qu'il a fallu apprivoiser, cela n'a guère favorisé la prise en compte de la protection de l'environnement dans la Péninsule.

Mario Isnenghi reconnaît s'être inspiré de la référence française pour cette entreprise, mais il insiste surtout sur le contexte bien particulier dans lequel elle était inscrite: implosion des régimes communistes, disparition des grands partis de masse transalpins traditionnels, et cette étrange expérience berlusconienne qui a fait renaître en quelque sorte l'exception italienne. A ce propos, mais peut-être cela aurait-il relevé d'une histoire trop récente, il aurait été judicieux d'intégrer le phénomène de la télévision dans ces lieux de la mémoire et de l'identité italiennes. Isnenghi ne se montre-t-il pas justement très sensible aux abus de l'usage public de l'histoire, notamment par cette dictature du présent qui permet de faire dire n'importe quoi à l'histoire dans le premier show médiatique venu? Finalement, son intention, très appréciable, a surtout été de mettre en évidence la pluralité des histoires de l'Italie et des récits successifs qui l'ont constituée, sans verser dans l'autodépréciation si naturelle aux Italiens, et en se gardant de céder à l'idée très à la mode de l'expiration inéluctable de l'Etat

national sous l'effet de la globalisation économique.

La lecture de ces contributions si variées se révèle très stimulante et donne une image riche et contrastée de l'identité italienne et de ses caractères originaux. On pourra toutefois regretter que chacun de ces ouvrages contienne bizarrement la même conclusion de Mario Isnenghi, alors même que les trois introductions, suite à une première partie à nouveau identique, présentent les thèmes de chaque volume sans les situer dans une problématique commune. C'est peut-être là une limite de cette réalisation éditoriale qui ne paraît pas avoir été prolongée par une véritable réflexion collective, et qui n'a sans doute pas mobilisé tout le potentiel de son impressionnante brochette d'auteurs.

Charles Heimberg (Genève)

REINHARD ALINGS
MONUMENT UND NATION
ZUM BILD VOM NATIONALSTAAT IM MEDIUM DENKMAL. EINE VERGLEICHENDE ANALYSE NATIONALPOLITISCHER DENKMÄLER IM DEUTSCHEN KAISERREICH 1871–1918
VERLAG DE GRUYTER, BERLIN 1996, 642 S., FR. 265.–

KATRIN KELLER UND HANS-DIETER SCHMID (HG.)
VOM KULT ZUR KULISSE
DAS VÖLKERSCHLACHTDENKMAL ALS GEGENSTAND DER GESCHICHTSKULTUR
UNIVERSITÄTSVERLAG, LEIPZIG 1995, 230 S., DM 32,–

Die Monumentalisierung von Geschichte ist eine Obsession des 19. Jahrhunderts. Sie hat ihren Niederschlag nicht nur in der Historienmalerei, den Festzügen oder den Museen gefunden, sondern auch und vor allem im Denkmal. Im Kaiserreich brach eine regelrechte «Denkmalsseuche» aus, die von zeitgenössischen Kunstkritikern wie Richard Muther – von dem dieser Ausdruck stammt – ironisch kommentiert wurde. Die deutsche Historiographie hat sich diesem Phänomen erst spät und zögerlich zugewandt. Von Franz Schnabel übernahm Thomas Nipperdey vor nunmehr fast 30 Jahren die Idee, anhand der Analyse von Nationaldenkmälern Aufschlüsse über tieferliegende Schichten der politischen Geschichte des Kaiserreichs zu gewinnen. (Nationalidee und Nationaldenkmal in Deutschland im 19. Jahrhundert, in T. Nipperdey, Gesellschaft, Kultur, Theorie, Göttingen 1976, 133–173.) Sozialgeschichte und Kunstgeschichte wurden aufeinander bezogen, ohne das eine im anderen aufzulösen. Seit dem bahnbrechenden Aufsatz Nipperdeys sind zunächst einige Einzelstudien zu nationalen Denkmälern erschienen. Im Zuge der Wendung zu einer politischen Kulturgeschichte in den letzten Jahren, wird die Erforschung von Denkmälern als nationaler Gedächtnisorte jetzt nahezu inflationär. Studien zur Politik nationaler Erinnerung haben Konjunktur. Das kollektive Gedächtnis scheint in der Gegenwart selbst reflexiv zu werden. Das Gedächtnis repräsentiert nicht mehr vorrangig Vergangenheit, sondern, wie Aleida Assmann treffend formuliert hat, dieses Gedächtnis erinnert sich in erster Linie daran, dass und wie es sich erinnert.

Von der Forschungsdiskussion seltsam unberührt bleibt die vorliegende Dissertation von Reinhard Alings. Erklärtes Ziel ist, gleichsam die Summe aus den vielen Einzelstudien zu nationalen Denkmälern des Kaiserreichs zu ziehen und eine neue Interpretation vorzulegen. Allerdings werden mit Ausnahme der Thesen Nipperdeys kaum neuere Interpretationsvorschläge – etwa von Wolfgang Hardtwig oder von Charlotte Tacke, die